

TRENTE KILOMETRES à PIED...

COMEDIE en 5 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Dépôt SACD : Mai 2011

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 7 femmes, 5 hommes et 2 figurants (h) en toute fin de pièce (modulable))

JACQUES – 55-60 ans. Jeune retraité. Bon marcheur, il est habitué aux longues randonnées

ANDRE – 55-60 ans. Jeune retraité, ami de Jacques. Casanier, peu adepte des efforts physiques.

ROSELYNE – 40-45 ans, célibataire. Vit avec sa soeur Rolande. et tiennent le bistrot de la place.

ROLANDE - 40/45 ans. La soeur de Roselyne. C'est elle la « patronne » du bistrot. Elle commande... Sa soeur obéit...

HENRIETTE – 65/75 ans, veuve. C'est l'ancienne institutrice du village. Bigote et mauvaise langue.

GABRIEL – Age indéterminé, le maire de Piron sur Ajasse. Fier de son poste.

ALPHONSE – Age indéterminé. Musicien de la fanfare municipale et employé communal. Il ne finit jamais ses phrases qu'il laisse en suspens et qu'il accompagne d'un geste évocateur.

CLAUDINE – Age indéterminé. Secrétaire de mairie.

VIVIANE – 50–55 ans. Epouse de Jacques.

PAULETTE – 50-55 ans. Epouse de André.

Les 2 MARCHEURS – Age indéterminé. Ils ont 2 répliques chacun à donner.

NENESSE – Age indéterminé - Chef de la fanfare et copain de Fonfonse. **35 répliques-Actes1 2-5**

FERNANDE – Age indéterminé – Une figure de Piron sur Ajasse... **42 répliques – Actes 2 3 et 5**

REPARTITION des REPLIQUES

ACTEURS	Jacques	André	Roselyne	Rolande	Henriette	Gabriel	Alphonse	Claudine	Tous Nénesse Fernande	Viviane	Paulette
ACTE 1 384	80	69	43	45	38	53	40	0	5 11 00	0	0
ACTE 2 186	02	03	15	14	14	30	33	20	17 19 19	0	0
ACTE 3 217	27	31	24	27	25	18	16	24	9 00 16	0	0
ACTE 4 225	11	8	21	19	4	28	24	11	3 00 00	50	46
ACTE 5 71	2	2	5	5	5	6	11	8	11 05 07	1	3
TOTAUX 1083	122	113	108	110	86	135	124	63	122	51	49

NB: Cette pièce est modulable. Il est possible d'ajouter d'autres personnages à volonté.

Durée approximative de la pièce : entre 105 et 120 minutes

SYNOPSIS

Jacques et André, deux jeunes retraités, n'en peuvent plus de cohabiter avec leurs femmes toute la journée à la maison et de devoir obéir à leurs ordres. Ayant l'impression de manquer de liberté et pour leur donner une leçon, ils décident de fuguer quelques jours. Mais si Jacques est un habitué des longues randonnées, André, lui, est le parfait pantouflard et après 30 kms à pied, au soir du premier jour, à la nuit tombée, les pieds en compote; il contraint son copain à poser la tente là où il se trouve. Il n'ira pas plus loin que cette petite place de la bourgade de Piron sur Ajasse...

Au petit matin, jour de la Ste Cécile, ils sont réveillés par la fanfare municipale qui défile dans les rues et, pour expliquer leur présence incongrue sur cette place de village, ils s'inventent des rôles. Jacques se serait fait jeter à la rue par une femme autoritaire et aurait rencontré l'amnésique André en cours de route.

Prise de pitié pour eux, toute la commune se mobilise derrière Gabriel Lange, son maire, et organise une chaîne de solidarité autour de ces deux hommes... qui ne demandaient qu'à prendre le large !

Il y a là: le maire de Piron sur Ajasse qui voit, ici, une occasion rêvée de faire parler de sa commune; Claudine, la secrétaire de mairie, prête à réaliser une vidéo pour les actualités régionales; Roselyne et Rolande, les deux soeurs célibataires qui tiennent le bistrot de la place et qui s'en feraient bien de potentiels maris; Henriette, la vieille institutrice bigote qui aimerait bien remettre dans le droit chemin, ces deux brebis égarées... et Fonfonse, l'employé communal « avec son défaut de fa... de fafa... de fabrication », que cela perturbe et amuse à la fois...

Comment Jacques et André vont-ils sortir de ce piège dans lequel ils se sont eux mêmes empêtrés ?

Ce ne sera pas l'arrivée impromptue de deux journalistes TV en quête d'un reportage pour l'émission « Envoyé Spécial » qui va arranger la situation de nos deux fugueurs.

Convoités de partout, nos deux vagabonds vont même se faire kidnapper par le maire de la commune voisine qui compte bien, lui aussi, tirer profit de la situation.

Trente kilomètres à pied pour en arriver là !... De quoi méditer amèrement la citation: « On sait toujours ce que l'on perd mais jamais ce que l'on gagne... »

DECOR

L'action se déroule de nos jours, quelque part, dans le sud de la France, le 22 novembre, fête de la Ste Cécile sur une place de village.

A droite de la scène se trouve le petit bistrot « Aux deux R », tenu par Roselyne et Rolande. Quelques tables et chaises seront posées devant, en terrasse, après l'ouverture matinale.

A gauche, c'est la façade de la maison de madame Henriette. Une porte d'entrée et une fenêtre avec volets éventuellement.

En fond de la scène, le mur de la mairie avec le drapeau sur la façade.

De chaque côté de la mairie, une rue part à droite vers le centre de la commune et, à gauche, une autre rejoint la place du monument aux morts. Il faut prévoir de la place pour y déployer une petite de camping, au premier acte.

On peut aussi considérer que le public fait partie des habitants de Piron sur Ajasse.

23 pages
45 minutes environ

ACTE I

Nous sommes en fin de journée. A l'extinction des lumières dans la salle, le rideau s'ouvre sur la scène qui reste plongée dans le noir total. Du fond de la salle, on entend chanter à voix haute et deux personnages, chargés comme des mulets, arrivent. Ce sont Jacques et André, deux amis, fraîchement retraités qui, ne pouvant plus supporter leurs épouses sur leur dos 24 heures sur 24, ont décidé de s'offrir une escapade. Jacques, bon marcheur devance André de quelques longueurs et braille à tue tête. André, qui a de la peine à suivre, chante avec moins d'enthousiasme et commence à râler...

JACQUES (*en pleine forme, chantant à tue tête*) – Trent' kilomètres à pied, ça use ça use, trent' kilomètres à pied, ça use les souliers... trent' et un kilomètres à pied, ça use ça use, trent' et un kilomètres à pied, ça use les souliers... Trent' deux kilomètres à pied, ça use ça use...

ANDRE (*fatigué, exaspéré, le coupant*) – Tais toi ! Arrête ta chanson débile, j'en peux plus...

JACQUES (*il s'arrête et attend son copain*) – Au contraire, faut chanter mon Dédé, c'est ce qui motive les troupes. (*Il termine.*) Trent' deux kilomètres à pied, ça use les souliers...

ANDRE (*boitillant, geignard, le coupant*) – C'est pas mes souliers qui sont usés, ce sont mes panards ! Ils sont en feu. C'est une vraie marmelade dans mes grolles. J'ai l'impression que mes orteils ont fondu les uns sur les autres.

JACQUES (*secouant la tête, moqueur*) – Ce que tu peux être douillet quand même... c'est pas croyable !

ANDRE (*complètement arrêté*) – Forcément, toi, t'es habitué aux grandes randonnées. St Jacques de Compostelle tous les ans... plus quinze bornes par jour... plus plein de bricolage à droite et à gauche...

JACQUES (*pas convaincu*) – Et alors ?

ANDRE (*répétant en maugréant*) – Et alors et alors... t'es forcément plus en forme que moi ! Quand je me suis tapé quinze fois le tour de mon bureau dans la journée, j'ai déjà des crampes partout. Tu rajoutes à ça quelques déplacements aux toilettes et je suis complètement courbaturé.

JACQUES (*prenant ça à la rigolade*) – Eh oui... surtout qu'avec ta prostate qui déconne, ça te fait tout de suite des allers retours supplémentaires. (*Il rit.*)

ANDRE (*à moitié vexé*) – Ah c'est malin, ah ça c'est fin. Bonjour l'humour !

JACQUES (*moqueur*) – Imagines Dédé que tu sois payé à chaque fois que tires la chasse d'eau...

ANDRE (*ne comprenant pas*) – J'vois pas le rapport !

JACQUES (*très sérieux*) – Le rapport, c'est qu'on pourrait dire que tu gagnes ton pain... des pisses ! (*Il rit, content de son calembour.*) Pain d'épices... c'est marrant, non ?

ANDRE (*regardant son copain avec commisération*) – Eh ben dis donc, le grand air t'arrange pas, mon pauv'Jacquot. Plus tu te ventiles les méninges et plus tu deviens bête. La prochaine fois que tu iras à Compostelle, fais donc brûler un cierge à St Jacques pour qu'il te rende un peu moins con !

JACQUES (*lui tapant amicalement sur l'épaule*) – Oh là là, si on ne peut plus rigoler... Fais pas cette tête, je disais ça pour te faire oublier la fonte de tes arpions. (*Il rit à nouveau.*)

ANDRE (*se remettant à boiter*) – Eh ben c'est raté. Oh purée, ce que j'ai mal !

JACQUES (*il avise un banc, posé sur le devant de la scène*) – On va se poser sur le banc et casser une petite croûte. Qu'est ce que t'en dis mon Dédé ? (*Tout en montant sur scène, il entonne un autre couplet.*) Trent'trois kilomètres à pied, ça use, ça use, Trent'trois kilomètres à pied...

ANDRE (*il le coupe en râlant*) – Ca use les souliers, c'est bon, on va le savoir ! (*Le menaçant du doigt.*) Je te préviens que si tu continues à me chanter ta rengaine de scout, en cinq minutes, t'auras foutu en l'air plus de quarante ans de belle et loyale amitié.

JACQUES (*en s'asseyant sur le banc*) – D'accord d'accord, te fâche pas. (*Machinalement il entonne « mes souliers » de Félix Leclerc.*) Moi, mes souliers ont beaucoup voyagé, ils m'ont porté de l'école à la guerre, j'ai traversé sur mes souliers ferrés, le monde et sa misèèèère... (*Il fait traîner le mot « misère ».*)

ANDRE (*il va craquer*) – Tu le fais exprès, c'est pas possible autrement... (*Il chiale à moitié.*)

JACQUES (*allant chercher son copain et le faisant asseoir près de lui, sur le banc*) – Pleure pas Dédé. Elle est pas belle la vie sans nos femmes ?

ANDRE (*tout triste, pleurnichant*) – Nan, elle n'est pas belle !

Ils sont installés sur le banc qui est sur un côté et en avant scène. Jacques a ouvert son sac et en a sorti un sandwich qu'il commence à manger à pleines dents. André est assis, prostré. Il n'ose plus bouger.

JACQUES (*tout en mangeant*) – Faudrait savoir ! Y a deux jours tu pouvais plus la supporter ta bonne femme.

ANDRE (*s'en prenant à son copain*) – Mais qu'est ce qui m'a pris de t'écouter... J'étais sûr qu'elle était complètement tordue ton idée.

JACQUES (*il s'engoue et tousse*) – Alors ça, c'est la meilleure ! Qui c'est qui en avait marre de sa Paulette depuis qu'elle avait pris sa retraite, hein ? Qui c'est qui en avait marre de se faire commander tous les matins... marre d'avoir une liste longue comme le bras de travaux à faire avant le soir, hein, qui c'est ?

ANDRE (*se défendant comme il peut*) – Peut être... mais je ne suis pas tout seul à en avoir marre..

JACQUES (*le coupant*) – J'ai jamais dit le contraire. Moi aussi la Viviane elle m'empoisonne la vie depuis qu'on est toute la journée ensemble. Fais pas ci... fais pas ça... essuie tes pieds avant d'entrer... tonds la pelouse... repeins le couloir de l'entrée... va faire laver la voiture... (*Odieux.*) Est ce que je lui rappelle moi qu'il faut qu'elle fasse la vaisselle, le repassage, le balayage, les vitres, les courses... enfin toutes ces petites conneries ménagères de tous les jours ? Non. Avec délicatesse, je

la laisse gérer son emploi du temps toute seule, comme une grande.

ANDRE (*voulant rendre Jacques responsable de leur fugue*) – Tu vois bien que toi aussi elle t'agace ta Viviane !

JACQUES (*se défendant à son tour*) – Peut être, mais moi je m'en accommodais... je composais avec... Tandis que toi tu es venu me tanner le cuir au moins dix fois pour qu'on fasse une fugue ensemble. Pour leur donner une leçon comme tu disais. Alors hein, cacahuète mon pote !

ANDRE (*mollement*) – Tu me connais... fallait refuser.

JACQUES (*hochant la tête*) – Eh ben, vaut mieux entendre ça que d'être sourd. Bon allez, bouffe ton sandwich, ça ira mieux après.

ANDRE (*fatigué*) – J'peux pas, je suis trop fatigué. (*Comme un gamin.*) Et puis d'abord j'aime pas les sandwiches.

JACQUES (*insistant*) – Allez allez, faut manger. T'as déjà les panards lourds comme du béton, c'est pas la peine de les alourdir davantage en ayant, en plus, l'estomac dans les talons. (*Il rit.*) L'estomac dans les talons, pour t'alourdir les panards, elle est bonne celle là, non ? (*André ne rit pas. Il pense.*)

ANDRE (*rêveur*) – Quand je pense qu'en ce moment Paulette est en train de mettre la table...

JACQUES (*attristé pour son copain*) – Arrête Dédé, tu te fais du mal pour rien.

ANDRE (*continuant, rêveur*) – Elle a posé ma serviette près de mon assiette... la rouge, c'est ma couleur... elle c'est la serviette bleue...

JACQUES (*amusé*) – Vous utilisez toujours les mêmes serviettes?... Vous les lavez de temps en temps quand même ?

ANDRE (*même jeu, il continue, sans écouter son copain*) – Elle me sert le potage... quatre louches pleines. J'aime bien le potage de Paulette, il est bon...

JACQUES (*il lui tend son sandwich*) – Grignote ton sandwich et ne pense plus au potage de Paulette.

ANDRE (*ignorant le sandwich*) – Elle veut m'en remettre une cinquième louche..

JACQUES (*hochant la tête*) – Ca ne m'étonne pas, elle en rajoute facilement une louche, Paulette.

ANDRE (*complètement parti dans ses rêveries*) – Moi je refuse, comme d'habitude mais Paulette, elle me la verse quand même...

JACQUES (*hochant la tête*) – J'en étais sûr.

ANDRE (*de plus en plus attristé*) – C'est pour te faire grandir qu'elle me dit en riant Paulette... Elle me dit ça tous les soirs Paulette... sauf ce soir. C'est la première fois en trente ans de mariage que j'ai pas ma louchée supplémentaire... (*Douloureux.*) Ca me maaaaaque !

JACQUES (*regardant son copain*) – Mais c'est qu'il me ferait un p'tit coup de mou le Dédé.

ANDRE (*repartant dans ses rêves*) – Et puis après, elle m'apporterait une paupiette parce qu'on est mercredi et que tous les mercredis soir, elle me fait des paupiettes de veau Paulette. Même qu'elles sont drôlement bonnes les paupiettes de Paulette...

JACQUES (*un peu moqueur*) – C'est plein de fantaisie chez vous dis donc... qu'est ce qu'on doit se marrer !

ANDRE (*il veut continuer*) – En dessert, je sais aussi que j'aurais eu un flan au chocolat...

JACQUES (*commençant à en avoir marre*) – Le flan au chocolat, c'est aussi le mercredi soir ?

ANDRE (*avec évidence*) – Non, c'est parce qu'il se périme demain. Et puis après le dessert...

JACQUES (*il l'arrête net*) – Stop Dédé ! Tu fais chier avec ton repas. On ne va pas passer le réveillon là-dessus ! (*Il lui tend à nouveau son sandwich*) Mange plutôt ton sandwich. (*Dédé l'ignore et repart dans son spleen.*)

ANDRE (*voix de plus en plus triste*) – Si ça se trouve, elle ne va pas dormir de la nuit Paulette. Elle doit être morte d'inquiétude. Quand je pense que, ce matin, je lui ai dit que je m'absentais 5 minutes pour aller porter sa commande de La Redoute à la poste...

JACQUES (*il essaie de faire rire son pote*) – Elle va croire que t'es parti directement à Roubaix en prendre livraison. (*Il rit.*)

ANDRE (*regardant Jacques de travers*) – Et ça te fait rire ? Tu te rends pas compte comme elle est sensible Paulette...

JACQUES (*un peu ironique*) – Si elle était si sensible que ça, Paulette, elle serait déjà partie à ta recherche, tu ne crois pas ?

ANDRE (*bredouillant*) – Oui mais le temps qu'elle réalise... qu'elle en parle à Viviane... qu'elles aillent toutes les deux à la gendarmerie déclarer notre disparition... le temps d'organiser les secours... enfin tout ça quoi...

JACQUES (*enfonçant le clou*) – Ah oui ? Et pour composer un numéro de téléphone sur son portable, à ton avis, il lui faut toute la journée ?

ANDRE (*accusant le coup, sortant précipitamment son mobile de sa poche*) – Oh pétard, j'ai pas pensé à ça. (*Il consulte nerveusement sa messagerie et regarde, bêtement son copain.*) Y a rien...

JACQUES (*riant*) – Forcément qu'il n'y a rien, banane ! Sinon, on les aurait entendu sonner nos portables. (*Posant la question comme un instituteur.*) Et si ça n'a pas sonné, ça veut dire quoi à ton avis ?

ANDRE (*timidement*) – Qu'elles n'ont pas appelé...

JACQUES (*comme un maître d'école*) – Bien Dédé. Et si elles n'ont pas appelé, t'en conclus quoi ?

ANDRE (*sans trop y croire*) – Que leurs batteries de téléphone sont à plat ?....

JACQUES (*en hochant la tête*) – Eh ben dis donc, t'as l'imagination fertile toi ! T'as vraiment l'esprit fécond. Et en deux mots... fait con..

ANDRE (*commençant à comprendre*) – Tu veux dire qu'elles..

JACQUES (*continuant*) – Qu'elles n'en ont rien à foutre de nous... parfaitement... et qu'elles sont très contentes qu'on ait débarrassé le plancher.

ANDRE (*douloureusement*) – Oh noooooooooonnnn...

JACQUES (*pragmatique*) – Oh siiiii ! Et si tu as une autre explication à proposer, eh ben je suis preneur.

ANDRE (*bouleversé*) – Ta Viviane est peut être contente, mais pas Paulette... pas ma petite Paulette...

JACQUES (*lui tendant à nouveau un sandwich*) – Allez mange Dédé. Il fait nuit, faut qu'on aille planter la guitoune dans un coin par là.

ANDRE (*délaçant ses chaussures*) – Paulette... ma petite Paulette...

JACQUES (*voulant l'en empêcher*) – Eh oh, n'enlèves pas tes grolles avant qu'on soit arrivés... tu ne pourras jamais les remettre après. Tes nougats ont peut être doublé de volume, mais tes pompes elles sont restées à la même pointure.

ANDRE (*en pleine déprime*) – M'en fous ! Je ferai pas un mètre de plus. Laisse moi crever là.

JACQUES (*moqueur*) – Et ça y est, le voilà à l'agonie... (*Essayant de le raisonner.*) Dédé, on ne va quand même pas poser la tente ici, on est à l'entrée d'un village.

ANDRE (*s'attaquant à l'autre chaussure*) – M'en fous ! De toute façon, j'veux pas dormir dans un pré, j'ai peur des bêtes.

JACQUES (*agacé*) – Mais y a pas de bête dans les prés !

ANDRE (*il essaie de retirer ses chaussures*) – Si môssieu, y a des bêtes ! Des toutes petites bêtes qui se faufilent partout que t'en retrouve même des fois jusque dans ton slip. Et puis il y fera froid, c'est humide... Et puis j'aurai mal au dos... et puis d'abord à la maison, je dors toujours sous une couette... et puis merde ! Qu'est ce que je suis venu foutre ici... Et ces putains de godasses qui ne veulent pas s'enlever...

JACQUES (*le calmant*) – Du calme, du calme, je vais t'aider. Et ensuite on posera la tente juste à côté, d'accord? (*Dédé acquiesce de la tête. Jacques se lève et va l'aider à tirer sur une godasse.*)

ANDRE (*geignard*) – Vas y mollo, espèce de brute, tu veux absolument m'arracher mes reliquats d'orteils en même temps que la godasse ? (*Jacques lui enlève une chaussure et fait une moue face à l'odeur qui s'en dégage.*)

JACQUES (*mouvement de recul, et ventilation avec le plat de sa main*) – Wouahhhhh ! (*Pas très emballé.*) Tu veux vraiment enlever l'autre aussi ?

ANDRE (*se faisant vexant*) – Si tu veux faire le boulot à moitié, fallait partir avec un unijambiste ! Et si tu ne veux pas bosser du tout, fallait faire équipe avec un cul de jatte !

JACQUES (*il enlève la seconde chaussure et, avec une moue de dégoût*) – A défaut de fromage en dessert, on aura au moins l'odeur. Parfum munster... Ca promet une belle nuit.

André se relève avec peine et marche péniblement, les pieds rentrés en dedans. Il fait quelques pas en maugréant tandis que Jacques a sorti une petite tente rapide Quechua qu'il a jeté sur le milieu de la scène et qui s'est formée toute seule.

ANDRE (*en marchant péniblement*) – Aïe... Ouille... Aïe aïe aïe... Ouille ouille ouille...I

JACQUES (*en montant la tente*) – Ce que tu peux être douillet, je me demande comment elle a fait pour te supporter aussi longtemps, Paulette.

ANDRE (*douloureux*) – Ma p'tite Paulette... (*Il hurle à la mort.*) Pauleeeeeette !

JACQUES (*lui mettant la main devant la bouche*) – Mais il va nous réveiller tout le village ce con ! Va te coucher, tu m'énerves. (*Il le pousse sous la tente.*) Et dors vite parce que demain matin on décampe d'ici rapidement. (*Il le rejoint sous la tente. Leurs pieds dépassent au bout*). Et mets toi des boules Quiès dans les oreilles parce que je ronfle. (*Il s'en met lui aussi.*) D'ailleurs je m'en mets aussi parce que je ronfle tellement fort que j'arrive à me réveiller moi même.

Un petit temps de silence. Puis...

ANDRE (*voix off*) – Jacquot ?

JACQUES (*agacé*) – Ouaaaais...

ANDRE (*voix off, suppliante*) – J'peux te tenir la main ?

JACQUES (*idem voix off*) – Non, mais ça va pas !

ANDRE (*voix off*) – J'angoisse. Quand j'ai des angoisses, le soir... Paulette me prend toujours la main.

JACQUES (*idem*) – Ben oui, mon pote mais moi, j'suis pas Paulette.

ANDRE (*idem*) – Oui, mais t'es mon meilleur copain...

JACQUES (*idem*) – Je sais Dédé, je sais. Toi aussi, t'es mon meilleur pote.

ANDRE (*voix off plus sereine*) – C'est vrai ?

JACQUES (*confirmant, voix off*) – Bien sûr que c'est vrai, autrement je ne serais pas avec toi, en ce moment, à faire du camping dans cette espèce de boîte de sardines !

Un petit temps de silence.

ANDRE (*comme un gamin*) – Jacquot...

JACQUES (*agacé*) – Quoi encore ?

ANDRE (*voix off, suppliante*) – Chante moi une chanson pour que je m'endorme...

JACQUES (*agacé*) – Oh noooooon ! C'est pas possible...

ANDRE (*capricieux*) – Si tu ne me chantes pas une chanson, j'vais pas dormir de la nuit et j'vais pas arrêter d'appeler Paulette.

Encore un petit temps de silence.

JACQUES (*il se met à chanter, mollement*) – Une chanson douce, que me chantait ma maman, en suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant...

On doit entendre André glousser de plaisir. On peut envoyer quelques phrases de la chanson de Henri Salvador en fond, tandis que le noir complet se fait sur scène. Les 2 acteurs profiteront de leurs répliques sous la tente pour se dévêtir afin de se trouver en caleçon à leur réveil.

Les lumières se sont toutes éteintes sur scène. C'est la nuit. On entend le ululement d'une chouette. Puis les lumières se rallument progressivement marquant le lever du jour. On entend le chant d'un coq quelque part, puis des ronflements sonores qui sortent de la tente. Sur la scène maintenant complètement éclairée, on reconnaît une place de village. A droite, un petit bistrot avec son enseigne « Aux deux R » et quelques tables et chaises posés en terrasse. Il est tenu par Roselyne et Rolande, deux soeurs célibataires. Roselyne, la plus jeune des deux est un peu le souffre douleurs de son aînée. Néanmoins, elle ne se laisse pas faire pour autant. Dans l'immédiat, elle sort à reculons du bistrot en portant le présentoir à journaux qu'elle va poser près des tables. Elle ne doit pas voir la tente en sortant.

ROSELYNE (*sortant sur la terrasse, en râlant après sa soeur*) – Le présentoir à journaux orienté vers la rue, je sais... les chaises autour des tables, je sais aussi... Tu me racontes le même discours tous les matins depuis vingt ans. T'es vraiment formatée grave toi !

ROLANDE (*voix off*) – Si j'étais pas là pour te booster un peu, ma pauvre Roselyne, tu n'avancerais à rien, espèce de mollasse.

ROSELYNE (*se rebiffant*) – Eh oh, mollasse toi même ! Et d'abord pourquoi c'est toujours moi qui me gèle les miches à sortir le mobilier tous les matins ? Je suis ta soeur, pas ta bonne !

ROLANDE (*voix off, pleine d'assurance*) – Parce que dans toutes les bonnes équipes, il faut un chef.

ROSELYNE (*agacée*) – Ah ouais, un chef qui commande...

ROLANDE (*voix off*) – Exactement ! Et des ouvriers.

ROSELYNE (*agacée*) – Qui exécutent les ordres du chef...

ROLANDE (*voix off*) – Voilà, t'as tout compris.

ROSELYNE (*mains sur les hanches*) – Et il se trouve que c'est toi le chef...

ROLANDE (*voix off, agacée*) – Normal, je suis la plus âgée.

ROSELYNE (*prenant ça de haut*) – Oui eh ben, comme dirait l'autre: « Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années ! » Et toc !

ROLANDE (*voix off, moqueuse*) – Arrête donc tes grandes envolées lyriques et viens plutôt chercher d'autres chaises.

ROSELYNE (*un peu outrée*) – Tu me parles de chaises alors que je te parle du Cid...

ROLANDE (*pragmatique, apparaissant sur le seuil*) – Tiens, à propos de cidre, en as-tu commandé à la cave coopérative parce qu'il ne reste plus qu'une quinzaine de bouteilles en réserve ?

Les deux soeurs doivent se placer de manière à pouvoir se donner la réplique sans jamais voir la tente sur la place.

ROSELYNE (*main sur le front*) – Oh la tâche ! (*Avec compassion.*) Je te parle du Cid de Corneille.

ROLANDE (*réagissant brusquement*) – Hors de question de changer de fournisseur, tu m'entends Roselyne ! Ca fait plus de trente ans qu'on s'approvisionne à la coop, c'est pas le premier monsieur Corneille venu qui va changer nos habitudes !

ROSELYNE (*au public*) – Elle le fait exprès, c'est pas possible ! (*A sa soeur.*) Eh ben dis donc, ça ne m'étonne pas qu'aucun homme ne se soit intéressé à toi... T'étais loin d'avoir la carrure et les yeux de Chimène, toi !

ROLANDE (*se rebiffant*) – D'abord, y a jamais eu de Chimène dans le village et ensuite, que cela ne te déplaise, j'ai peut être eu au moins 50 avances sérieuses, moi !

ROSELYNE (*moqueuse, sur le ton d'une tirade du Cid*) – Sont p'têtre venus 50 mais en voyant ton corps, sont tous partis, courant, se jeter dans le port ! (*Elle éclate de rire.*)

ROLANDE (*vexée*) – Tu peux rigoler, n'empêche que, toi aussi, t'es restée célibataire, ma cocotte.

ROSELYNE (*avec assurance*) – Célibataire soit... mais par choix. Des hommes, j'en ai eu autant que j'ai voulu, madame, mais je n'ai jamais trouvé l'oiseau rare, voilà tout !

ROLANDE (*avec ironie*) – Ben tiens donc ! Une bécasse qui voulait s'accoupler avec un oiseau rare. C'est quand même pas un truc courant. Tu pouvais le chercher un sacré moment... tu ne risquais pas de le rencontrer ! (*Elle rit à son tour.*)

ROSELYNE (*ripostant*) – N'empêche que toi... nib... nada... que dalle ! Pas la queue d'un si j'ose dire... (*Elle éclate de rire.*)

ROLANDE (*offusquée*) – Alors ça c'est délicat, y a pas à dire... Tu fais vraiment dans la dentelle.

ROSELYNE (*enfonçant le clou*) – La vérité, c'est que devant ton tempérament de cheftaine, tous les mecs se barraient en courant.

ROLANDE (*ultime défense*) – D'abord, ça ne m'a jamais intéressée un homme. Ca pète, ça rote ça ronfle... (*On entend les ronflements des 2 copains.*) Tiens, comme celui-là en ce moment.

ROSELYNE (*machinalement*) – C'est sûr qu'il s'en donne à coeur joie le bougre.

ROLANDE (*machinalement elle aussi*) – A mon avis y en a au moins deux.

A ces mots, elles se taisent soudain et se regardent quelques secondes.

ROLANDE et ROSELYNE (*elles se regardent et ensemble*) – Comment ça, y en a au moins deux !?

Elles se retournent brusquement, dans un même ensemble vers la tente d'où arrivent de nouveaux ronflements.

ROLANDE et ROSELYNE (*ensemble*) – Qu'est ce que c'est que ça ?

Au même moment, Henriette Poussin, veuve et ancienne institutrice du village, sort de chez elle et découvre, elle aussi, la tente plantée là, sur le bord de la place.

HENRIETTE (*se signant*) – Jésus Marie Joseph ! Quelle abomination ! Des campeurs... au beau milieu de la place... et tout près du monument aux morts ! Si c'est pas malheureux de voir ça. Jamais de mon temps on ne se serait permis des choses pareilles !

ROLANDE (*moqueuse*) – Sauf votre respect, madame Henriette, mais de votre temps, vous ne deviez pas vous permettre grand chose et je ne vous imagine pas vraiment faire du camping avec votre défunt mari.

ROSELYNE (*moqueuse*) – Monsieur Poussin ne devait pas rigoler tout les jours avec vous.

HENRIETTE (*pincée, refusant de comprendre*) – Ah oui... et pourquoi donc s'il vous plaît ?

ROSELYNE (*la regardant avec commisération*) – Parce qu'en vous voyant aujourd'hui, je pense que vous deviez être drôlement coincée de la fesse quand vous étiez jeune ! (*Les deux soeurs éclatent de rire.*)

HENRIETTE (*outrée*) – Espèce d'insolentes, de débauchées ! Si vous croyez qu'en me parlant de la sorte je vais aller dépenser mes sous dans votre tripot du diable.

ROLANDE (*avec ironie*) – Et pourtant, un petit rouge limonade de temps en temps, ça vous changerait un peu de l'eau bénite.

HENRIETTE (*se signant*) – Vous devriez avoir honte de blasphémer de la sorte.

ROSELYNE (*voulant calmer le jeu*) – Mais on rigole, madame Henriette, on rigole.

HENRIETTE (*vexée*) – Vos rigolades ne m'amuse pas le moins du monde.

ROLANDE (*regardant les pieds qui sortent de la tente*) – En tous cas, ces deux là ne semblent pas gênés par nos bêtises. Ecoutez moi ce concert de ronflements.

HENRIETTE (*elle s'apprête à taper sur la tente avec sa canne*) – Ils ne peuvent pas rester là, il faut les faire déguerpir au plus vite.

ROSELYNE (*lui faisant peur*) – Méfiez vous madame Henriette, ce sont peut être des homosexuels et ils dorment certainement tout nus.

HENRIETTE (*affolée, se reculant prestement*) – Mon dieu mon dieu, mon dieu mon dieu ! C'est y possible des abominations pareilles !

ROLANDE (*avec ironie*) – On vit une drôle d'époque quand même.

HENRIETTE (*comme un leitmotiv*) – Jamais de mon temps...

ROSELYNE (*la coupant*) – Vous ne vous seriez permis des choses pareilles, oui oui on sait ! Je ne vous vois pas dormir, à moitié à poil, avec monsieur Poussin sous une tente Quechua

Arrivée par la salle de Gabriel LANGE, le maire de la commune. Il est ceint de son écharpe tricolore car il se rend à la cérémonie et au défilé de la Ste Cécile de la fanfare municipale. Il salue les spectateurs (ses administrés) et serre des mains à droite et à gauche en avançant vers la scène.

GABRIEL (*serrant des mains*) – Bonjour... bonjour... bonjour... Comme c'est gentil à vous d'être venu m'attendre sur le passage de la fanfare... (*Avisant des spectateurs.*) Ah Emile, (*voir à trouver quelques répliques selon votre public*)

HENRIETTE (*l'apercevant*) – Gabriel, Gabriel, viens vite ! Regarde donc ce qui nous arrive... (*Catastrophée.*) Et le jour de la Ste Cécile... avec la fanfare qui doit défiler tout à l'heure dans les rues de Piron sur Ajasse... Si c'est pas malheureux de voir ça !

GABRIEL (*apercevant la tente et se pressant de rejoindre les autres*) – Allons bon ! Mais qu'est ce que c'est que ça ?

HENRIETTE (*scandalisée*) – D'après ces demoiselles, ce pourrait être des... des... (*Elle lâche le mot avec dégoût.*) des homos... Quelle horreur !

GABRIEL (*incrédule*) – Des homos ? Mais qu'est ce que vous en savez ? (*Prenant ça à la rigolade.*) C'est pas parce qu'ils sont sous une tente... que ça en est forcément. (*Il rit.*)

HENRIETTE (*montrant leurs pieds avec le bout de sa canne*) – Mais enfin, regarde, ils sont tout nus...

GABRIEL (*essayant de la raisonner*) – Ce que vous me montrez là, madame Henriette, ce ne sont jamais que des pieds... et qui sont nus, j'en conviens. Mais moi, je ne dors jamais avec mes chaussettes et je ne suis pas homosexuel pour autant !

HENRIETTE (*montrant leurs pieds avec le bout de sa canne*) – Et qui te dis que ce n'est pas pareil après... en remontant, hein ?

ROSELYNE (*amusée*) – Arrêtez de fantasmer madame Henriette, vous allez attraper des bouffées de chaleur !

HENRIETTE (*outrée*) – Gaby, fais les taire, je ne peux plus supporter leur impertinence.

GABRIEL (*essayant de raisonner tout le monde*) – Allons allons, mesdames, on se calme. Ce ne sont pas deux malheureux campeurs aux pieds nus qui vont altérer la bonne entente de notre

commune.

HENRIETTE (*avec autorité*) – Campeurs campeurs, je te trouve bien indulgent Gabriel. En qualité de maire de Piron sur Ajasse, tu te dois de nous débarrasser de cette faune... qui nous arrive d'on ne sait où et qui est peut être porteuse de... de... de maladies honteuses.

ROLANDE (*avec ironie*) – Eh ben dites donc, vous avez bien retenu vos leçons de catéchisme, vous !

Arrivée par la rue, en fond de scène, de Alphonse Bequet dit Fonfonse. Il est en tenue de musicien et arrive précipitamment, tenant sa trompette à la main. Il peut bégayer légèrement mais surtout, il ne finit jamais ses phrases et répète 2 fois le mot manquant en l'accompagnant avec un geste évocateur de la main. Les autres peuvent l'aider à finir le mot incomplet.

ALPHONSE (*ne finissant pas ses phrases*) – Monsieur le maire, on vous attend sur lala... pourpour... Tout le monde est arrivé depuis déjàdéjà... Et on se demandait sisi...

GABRIEL (*gentiment*) – J'arrive Alphonse, j'arrive ! Et tu ne pourrais pas, une fois pour toutes, arrêter tes vouvoiements protocolaires et me tutoyer, comme tout le monde ? Tu ne crois pas que ce serait plus simple pour tout le monde ?

ALPHONSE (*ne finissant pas ses phrases*) – J'peux pas, l'écharpe tricolo... tricolocolo... ça m'impressionne toujou... toujoujou...

GABRIEL (*gentiment*) – Mais, bougre d'andouille, t'es employé communal, tu me vois tous les jours à la mairie et tu m'appelles Gaby à longueur de temps....

ALPHONSE (*très patriote*) – Peut être... mais là, avec l'écharpe tricolo... tricolocolo... monsieur le maire, vous représentez la Fran... la Franfran... C'est pas pareil que quand vous êtes décha... décha...décharpé...

GABRIEL (*fermement*) – C'est toi qui va te faire écharper si tu continues à te foutre de ma gueule.

ALPHONSE (*voyant la tente*) – Qu'est ce que c'est que cette... cette... (*Montrant le bar.*) Pourquoi elle est devant le... lele...

GABRIEL (*à Alphonse*) – Putain Fonfonse, t'es chiant en plus ! Fais un effort pour terminer tes phrases, on ne comprends pas la moitié de ce que tu racontes !

ALPHONSE (*essayant de se justifier*) – J'peux pas ! Tu sais bien Gabriel que c'est un défaut de fafa... de nainai... Y me manque toujours un mot pour finir ma... pha... ma phraphra...

ROLANDE (*amusée*) – Mais comment tu te fais comprendre quand tu vas porter des documents administratifs chez les gens ?

ALPHONSE (*expliquant*) – Eh ben, j'y retourne deux fois parce que... queque... pour expliquer la fin du.... dudu...

ROLANDE (*apitoyée*) – C'est pas marrant ton truc.

ALPHONSE (*philosophe*) – Si si, ça amuse beaucoup les... lesles... Par contre, pour moi, c'est

surtout fatigant, à cause des... desdes... (*Il montre ses jambes.*) qui fonctionnent deux fois au lieu d'.u.. d'udu..

ROSELYNE (*mi amusée, mi apitoyée*) – Mon pauvre Fonfonse ! J'avais jamais tant remarqué ton défaut d'élocution.

ALPHONSE (*expliquant*) – C'est normal. Quand je ferme ma gueule, ça se... ça se...

ROLANDE et ROSELYNE (*ensemble*) – Ca se voit pas ?!

ALPHONSE (*expliquant*) – Oui. Et plus je l'ouvre et plus ça se... ça se...

ROLANDE et ROSELYNE (*ensemble*) – Et plus ça se voit, forcément ?!

ALPHONSE (*expliquant*) – D'un autre côté, quand je vais deux fois chez les... lesles... eh ben, ça fait que du coup, je bois deux... deuxdeux...

ROLANDE et ROSELYNE (*ensemble*) – Deux canons ?!

ACTE 1 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 2 :

09 pages

15 à 20 minutes

ACTE 2

Le même jour, quelques heures plus tard dans l'après midi. Agitation sur la place du village. Le maire est là, ceint de son écharpe tricolore. Claudine, la secrétaire de mairie attend, la caméra à la main. On les sent impatients et fébriles. Dans la rue, en fond de scène, des voix nous parviennent. Des cris, des encouragements, des voix de femmes... On peut aussi considérer que la salle de spectacle représente la rue et que les spectateurs sont les habitants de Piron sur Ajasse. De même, si vous disposez d'acteurs(trices) supplémentaires ou de figurants, vous pouvez les installer dans la salle, parmi les spectateurs et le dialogue peut se faire directement avec eux. Dans ce cas là, Jacques, Dédé et les 2 soeurs arriveront par la salle à la réouverture du rideau.

NENESSE (*arrivant et regardant derrière lui*) – Courage les gars ! On va vous aider ! Vous pouvez compter sur nous !

FERNANDE (*arrivant et regardant elle aussi derrière elle*) – On te les ramène Gabriel. On vient de les balader dans tout le village. Y ont fait sensation, les bougres !

GABRIEL (*les repoussant vers la rue*) – Allez allez, ça suffit maintenant. Vous les avez assez vus, ce ne sont pas des bêtes de foire quand même ! Un peu de décence voyons !

NENESSE (*faisant le forcing*) – Laisse nous avec eux Gabriel !

FERNANDE (*même jeu que Nénesse*) – On veut les soutenir nous aussi !

GABRIEL (*faisant barrage avec ses bras écartés*) – Non ! Nous devons faire un enregistrement vidéo et il nous faut le silence absolu.

FERNANDE (*avec naturel*) – On est bien capable de se taire 5 minutes quand même.

GABRIEL (*avec plein de sous entendus*) – C'est bien à toi de dire ça, Fernande, t'as toujours la goule grande ouverte.

NENESSE (*moqueur*) – Dame, ça c'est bien vrai. Fernande c'est la France Inter de Piron sur Ajasse. L'info en continu... 24 heures sur 24... Jamais de panne d'antenne ! (*Il rit.*)

FERNANDE (*du tac au tac*) – Si j'suis France Inter, eh ben toi, t'es loin d'être RTL et c'est pas avec tes 20 grammes de cervelle imbibée d'Oberlin (*Ou de pastis.*), que tu risques de passer un jour aux grosses têtes ! (*Elle rit à son tour.*) Tu serais plutôt reporter de Radio Bistrot !

NENESSE (*avec grandeur*) – L'important, c'est d'être informé et pis c'est tout ! Si tu crois que c'est facile d'aller chercher les nouvelles... de faire le journaliste....

FERNANDE (*ironique*) – C'est sûr que c'est un métier dangereux... surtout pour ton foie !

NENESSE (*avec grandeur*) – Rigole pas ! T'as vu ce qui leur arrive, des fois, aux journalistes ?

FERNANDE (*ironique*) – Sois tranquille Nénesse, tu risques pas de te faire enlever par des espions russes ou par des mafieux chinois dans Piron sur Ajasse. Avoue qu'y en a quand même pas des masses à courir les rues !

NENESSE (*faussement apeuré*) – Peut être madame, mais il suffit qu'il y en ait un seul, bien décidé, et pis ça suffit pour se faire kidnapper.

FERNANDE (*riant*) – Eh ben, en tout cas, ne compte pas sur moi pour lui verser une rançon.

NENESSE (*vexé*) – Je te remercie Fernande, je m'en souviendrai.

FERNANDE (*riant*) – A mon avis, au bout de deux jours, c'est le ravisseur qui nous donnera des sous pour se débarrasser de toi !

GABRIEL (*avec fougue*) – Chers amis, arrêtez de vous chamailler et laissez nous faire notre enregistrement tranquillement. Ce soir je vous invite tous à regarder le reportage aux infos régionales, à la télé, au bar des Deux R, devant un verre offert par la municipalité.

NENESSE (*ravi*) – Bravo ! Super ! Vive Gaby ! T'es un bon maire !

FERNANDE (*même jeu*) – Je revoterai pour toi aux prochaines élections !

Gabriel les pousse vers la rue et tend le bras pour faire entrer Jacques et Dédé, suivis de leurs deux protectrices. Ils sont vêtus bizarrement avec les vêtements de feu monsieur Poussin, donnés par madame Henriette.

GABRIEL (*regardant les deux copains*) – Qu'est ce que c'est que ces fringues ? Mais qui les a

habillés de la sorte ?

ROSELYNE (*pleine de sous entendus*) – A ton avis ?...

ROLANDE (*même jeu*) – Devine ?...

GABRIEL (*avec évidence*) – On ne peut quand même pas les filmer, fringués dans des horreurs pareilles !

Sur cette réplique, madame Henriette, qui sortait de chez elle, fonce sur Gabriel. Les 2 copains sont tout penauds et leurs regards vont de l'un à l'autre des interlocuteurs.

HENRIETTE (*en colère*) – Gabriel, ces horreurs, comme tu dis avec dégoût, appartenaient à mon défunt Isidore et je te prierai d'être respectueux avec les morts à défaut d'être magnanime avec les vivants !

GABRIEL (*calmement, montrant les 2 copains*) – Ne vous fâchez pas madame Henriette mais franchement, regardez les... on dirait deux pingouins !

HENRIETTE (*ripostant*) – Isidore était très chic là-dedans et il n'a jamais ressemblé à un pingouin.

CLAUDINE (*intervenant*) – C'est parce que votre mari n'était pas un manchot, madame Henriette... (*Elle rit de sa blague.*)

HENRIETTE (*se forçant à rire*) – Ha ha ha ! Faut rire sans doute ? (*Méchante.*) Mais c'est qu'elle deviendrait marrante la Coline Serreau de la commune, avec sa petite caméra, prête à tourner son petit film pour faire plaisir à son petit maire, hein ? (*Adapter le nom de la réalisatrice de film en fonction de l'actualité du moment.*)

CLAUDINE (*un peu vexée*) – Je fais ça pour rendre service. Je suis secrétaire de mairie, moi, pas réalisatrice de film !

HENRIETTE (*perfide*) – C'est sûr que si vous filmez aussi bien que vous êtes aimable à la mairie, vous ne risquez pas d'être nommée au prochain festival de Cannes.

CLAUDINE (*se tenant tête*) – En général, je suis aimable avec les gens qui le méritent et mon amabilité est inversement proportionnelle.

HENRIETTE (*mauvaise*) – C'est de la ségrégation, vous n'avez pas à faire de différence entre les gens de la commune.

ROSELYNE (*intervenant*) – Vaut mieux entendre ça que d'être sourd !

HENRIETTE (*très acide*) – Croyez bien que si j'étais à votre place, ça marcherait autrement.

ROLANDE (*moqueuse*) – Pourquoi vous n'avez pas fait le métier de secrétaire de mairie au lieu de celui d'institutrice ?

HENRIETTE (*pincée*) – Parce que je suppose qu'il faut « coucher » pour monter en grade. Et je ne mangeais pas de ce pain là, moi, madame !

ROSELYNE (*du tac au tac*) – Apparemment c'est pas trop votre truc ça...

CLAUDINE (*exagérant volontairement*) – Vous avez complètement raison madame Henriette. Le concours, c'est rien, tout le monde peut l'avoir. C'est après que ça se corse. Si vous voulez avoir de la promotion, faut y aller à corps perdu, on n'a pas le choix. Et c'est pas rigolo tous les jours vous pouvez me croire...(Gabriel rigole.)

HENRIETTE (*scandalisant, se signant*) – Mon dieu mon dieu mon dieu ! C'est y pas malheureux d'entendre ça. (*Montrant Gabriel.*) Et l'autre grand échelas qui rigole... T'as pas honte Gabriel de profiter de ta situation dirigeante pour... pour... pour...

ROSELYNE (*riant*) – Allons bon, voilà que vous parlez comme Fonfonse maintenant !

GABRIEL (*essayant de la raisonner*) – Non mais, ça ne va pas. Vous n'allez tout de même pas croire que... que... que...

ROLANDE (*riant*) – T'es pas obligé de t'y mettre aussi Gabriel.

HENRIETTE (*continuant ses explications*) – Ça ne m'étonne pas que ta pauvre femme soit si triste et qu'elle ne sorte jamais de chez elle...

GABRIEL (*hurlant*) – Stop ! Ca suffit comme ça, vous commencez sérieusement à me les briser menues ! (*Tête outrée de Henriette.*) Vous ne voyez donc pas qu'elles le font exprès pour vous faire enrager. (*Elles rient.*)

HENRIETTE (*avec perfidie*) – Tu peux dire ce que tu veux... mais y a jamais de fumée sans feu.

GABRIEL (*revenant à ses moutons*) – Et le Fonfonse ! Où est ce qu'il est passé celui-là !?

CLAUDINE (*à Gabriel*) – Quand je lui expliqué en quoi consistait son rôle de perchman, il m'a dit « j'arrive »... et il est parti en courant.

GABRIEL (*regardant sa montre*) – Midi et demi ! Il faut absolument boucler ce reportage et le porter au plus vite au studio de FR3, à Nantes (*Ou autre, à voir.*) pour qu'il puisse passer aux infos régionales de ce soir.

CLAUDINE (*rassurante*) – Ne vous inquiétez pas monsieur le maire, ça va le faire.

GABRIEL (*inquiet*) – Ca va le faire, ça va le faire, t'es marrante toi. Et le Fonfonse qui ne revient pas !

JACQUES (*timidement*) – On vous cause bien du souci, pas vrai ?

ROSELYNE (*calmant le jeu*) – Mais non mais non, ça met un peu d'ambiance dans le village.

ANDRE (*bredouillant*) – On ferait mieux de s'en aller parce que vous vous disputez à cause de nous.

ROLANDE (*idem sa soeur*) – Ne vous inquiétez pas, c'est toujours comme ça ici. La spontanéité à l'état brut !

CLAUDINE (*s'en mêlant*) – Et puis de toute façon, il est trop tard pour partir maintenant, tout est lancé. France 3 est prévenue et attend la vidéo avec impatience.

JACQUES (*ennuyé*) – C'est que nous ne sommes pas des gens publics et passer à la télé... tout ça... c'est pas notre truc.

ANDRE (*idem*) – Ca nous impressionne...

CLAUDINE (*les calmant*) – Soyez zen, tout va bien se passer.

Arrivée rapide de Fonfonse. Il porte une longue canne à pêche au bout de laquelle il a attaché un micro qui pendouille

ALPHONSE (*s'empêtrant avec sa canne à pêche*) – Faut m'excuser du retard mais j'étais chez Né... chez Néné...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Chez Nénesse !

ALPHONSE (*tout penaud*) – Oui, mais il n'était pas chez lui le Né... le Néné...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Le Nénesse !

GABRIEL (*regardant sa montre, agacé*) – Il ne pouvait pas être chez lui, puisqu'il était avec nous, ton Nénesse !

ALPHONSE (*haussant les épaules*) – Ben oui, mais moi j'en savais rien. Alors je l'ai attend... attend... (*Se lançant dans ses explications.*) C'est que c'est un bon bricoleur le Né... le Néné...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Le Nénesse !

ALPHONSE (*se lançant dans ses explications*) – Oui. Alors, en l'attendant, j'ai voulu expliquer à sa femme que j'allais être perch... perch...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Perchman !

A chaque fois que quelqu'un l'aidera à finir ses phrases, Fonfonse se tournera vers cette personne entraînant sa gaule et son micro qui passeront au dessus de toutes les têtes. Voir ce petit jeu de scène sur Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=WnF9N2gq30s>

ALPHONSE (*se lançant dans ses explications*) – Oui. Et que j'aurais besoin d'une per... d'une per...

GABRIEL (*qui ronge son frein*) – D'une perche ! (*Essayant de garder son calme.*) Est ce que ce serait trop te demander d'abrégé tes explications, Fonfonse, parce que là, tu vois, tu commences à m'énervé grave.

ALPHONSE (*il repart de plus belle dans ses explications*) – Eh ben tiens, la femme de Nénesse aussi elle s'énervait comme toi. Alors, du coup, le temps qu'elle me comprenne, ça a pris au moins une demi... une demimi...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Une demi heure ?

ALPHONSE (*en riant*) – Au moins. Plus cinq rosées dans sa ca... dans sa caca... Elle comprend vraiment pas vite la femme de Né... de Néné...

GABRIEL (*regardant la gaule*) – Et tout ça pour ça ! Mais qu'est ce que tu veux foutre avec cette gaule ? On fait un enregistrement vidéo, on fait pas l'ouverture de la pêche.

ALPHONSE (*fier de sa trouvaille*) – Et pis Nénesse est arrivé et il a accroché le mi... le mimi... au bout de la gaule. Comme ça, ce sera plus fa... plus fafa.... C'est pas con, hein ?

GABRIEL (*regardant la gaule avec commisération*) – A votre place les gars, j'aurais pris une gaule de 4 mètres. (*Moqueur.*) Comme ça tu vois, tu pourrais prendre le son jusqu'au bout de la place.

ALPHONSE (*vexé*) – Eh oh ! C'est pas toi qui vas le tenir le mi... le mimi... et moi j'ai pas les bras assez longs pour le tendre le mi... le mimi... Avec toute l'arthrose qui me bouffe les articu... les articu... à force de porter toutes les charges de la commu... de la commu...

GABRIEL (*énervé*) – C'est bon Fonfonse, t'as fini ton cirque ? On peut y aller ?

ALPHONSE (*lâché*) – Non môssieu, j'ai pas fini. Même que je ne fais que co... que coco...

ROSELYNE et ROLANDE (*venant à son aide*) – Que commencer.

ALPHONSE (*toujours énervé*) – Parfaitement ! Faudrait arrêter de se foutre de ma gueu... de ma gueugueu... Moi, je fais ce que j'peux mais, forcément, monsieur le maire n'est jamais con... jamais concon...

GABRIEL (*prenant la balle au bond*) – Heureux de te l'entendre dire.

ALPHONSE (*idem*) – Alors si elle te plaît pas, ma perche, toi aussi t'as qu'as te la carrer dans le ba... dans le baba...

GABRIEL (*montrant son écharpe*) – Non mais dis donc, Fonfonse, où il est ton respect à l'écharpe tricolore ?

ALPHONSE (*réagissant*) – J'en ai rien à foutre de ton échar... de ton échar... de ta banderole de miss France ! Et puis, arrête de te prendre pour Dieu le père. C'est pas parce que tu t'appelles Lange Gabriel que le ciel t'as donné une promo... une promomo...

ACTE 2 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 3 :

13- Pages

20 à 25 minutes environ

ACTE 3

Même décor. Le lendemain matin. A l'ouverture du bar des « Deux R ».

ANDRE (*sortant le présentoir à journaux*) – Le présentoir à journaux bien orienté vers la rue... qu'elle a dit Rolande.

JACQUES (*sortant les chaises*) – Et les chaises bien autour des tables... qu'elle a dit Roselyne.

ANDRE (*pas très heureux*) – Puis après, faut préparer les tasses à café.

JACQUES (*même jeu*) – Et laver les verres sales du pot d'hier soir.

ANDRE (*agressif, à Jacques*) – Tu vois où ça nous a conduit, tes conneries d'homme battu. On est en train de se faire couillonner !

JACQUES (*ripostant*) – Eh oh, dis donc, l'amnésique, faudrait peut être pas oublier que c'est un peu à cause de toi si on est là !

ANDRE (*voulant prendre son copain en défaut*) – Un homme battu qui fait tout à la maison, qui offre des fleurs à sa femme, qui se fait jeter dehors et qui rencontre un amnésique en cours de route. Elle n'est pas qu'un peu tordue ton histoire !

JACQUES (*le ton monte progressivement*) – Ah oui ? Et si elle est si tordue que ça, mon histoire, alors pourquoi que t'as cru bon de ramener ta fraise, hier soir, pendant l'interview, en donnant ton prénom devant la caméra ? (*Parlant comme Dédé.*) Je m'appelle André Dédé et je travaillais dans la ville.

ANDRE (*se la jouant*) – C'est mon côté acteur. J'suis trop bien imprégné de mon personnage.

JACQUES (*fataliste*) – Le voilà qui se prend pour Depardieu maintenant.

ANDRE (*avec fierté*) – J'suis bien obligé d'être bon pour rattraper tes conneries.

JACQUES (*haussant les épaules et ignorant la remarque*) – Fagotés comme on l'était et mal rasés, on avait quelques chances de ne pas être reconnus. Mais il a fallu que **Dédé** (*Il appuie sur le Dédé.*) ouvre sa goule enfarinée pour que ceux qui auraient eu un petit doute le perdent aussitôt.

ANDRE (*un peu inquiet*) – Personne ne sait qu'on a fugué...

JACQUES (*moqueur*) – Ah oui ? Et si ta Paulette a regardé les infos régionales sur FR3 hier soir, tu crois qu'elle n'aura pas reconnu son **Dédé, à Piron sur Ajasse** ! (*Il appuie encore sur la fin de la phrase.*) Elle a quand même compris que tu avais quitté le domicile conjugal, elle !

ANDRE (*un peu rassuré*) – A cette heure là, elle regarde toujours la roue de la fortune (*A actualiser.*). Et ta Viviane aussi d'ailleurs. (*Fier.*) Eh, tu sais qu'elle est vachement bonne à ce jeu, Paulette. Elle trouve toujours les réponses avant les candidats. (*Devant la tête énervée de Jacques.*) Tu connais la roue de la fortune ?

JACQUES (*très fort*) – Tu fais chier Dédé, avec ta roue de la fortune ! (*Il veut partir.*) Allez, on reprend nos sacs et on se barre.

Le ton de la voix alerte les deux soeurs qui sortent, en même temps du bistrot.

ROLANDE (*inquiète*) – Qu'est ce qu'il se passe ?

ANDRE (*cafteur, tendant le bras vers son copain, comme un gosse*) – C'est Jacquot, il fait rien que de m'engueuler.

JACQUES (*ripostant, comme un gosse lui aussi*) – C'est même pas vrai d'abord ! J'ai juste un peu élevé la voix parce qu'il n'avance à rien

ANDRE (*faussement pleurnichard*) – Y dit que je vais pas assez vite à travailler....

JACQUES (*tendant le doigt vers lui*) – Oh le menteur !

ROLANDE (*moralisatrice*) – Vous n'avez pas honte, Jacques, de vous acharner sur ce pauvre André parce qu'il est handicapé ? (*Elle l'enveloppe de ses bras et le protège, maternelle. Lui se laisse faire.*)

ROSELYNE (*défendant Jacques*) – Il ne s'acharne pas sur lui, il le stimule. Mais avoue qu'il lui faut une sacrée dose de patience pour le supporter, ton évaporé des méninges.

ANDRE (*blotti dans les bras de Rolande*) – Je vois bien que j'embête tout le monde. Personne ne m'aime...

ROLANDE (*à sa soeur*) – Et voilà, t'es contente ! Ca t'amuse de le traumatiser encore plus ce pauvre homme !

ROSELYNE (*montrant Jacques*) – Et lui, tu ne le traumatises pas avec tes réflexions débiles ? Cet homme a été humilié par sa propre femme et toi, les deux pieds dedans, tu crois utile d'en rajouter une couche ! (*Même jeu que sa soeur, elle va protéger Jacques.*)

JACQUES (*ne sachant comment s'en sortir*) – Je crois vraiment qu'il vaut mieux qu'on s'en aille...

Elles réalisent qu'elles sont allées trop loin et changent brusquement d'attitude en devenant toutes gentilles.

ROSELYNE et ROLANDE (*dans un même élan*) – Surtout pas !

ROSELYNE (*doucement, à Jacques*) – On vous a demandé trop de travail d'un seul coup...

ROLANDE (*idem à André*) – On n'aurait pas du....

ROSELYNE (*doucement, à Jacques*) – On ne s'est pas rendu compte...

ROLANDE (*idem à André*) – Que depuis le temps, vous aviez perdu vos réflexes....

ROSELYNE (*conduisant Jacques à la table*) – Asseyez vous, on va vous servir le petit déjeuner.

ROLANDE (*Idem avec André*) – Café, thé ou chocolat ?

ROSELYNE (*idem sa soeur*) – Pain grillé, croissants ou biscottes ?

Elles sont aux petits soins avec eux qui se laissent bichonner !

ROLANDE (*toute gentille*) – Qu'est ce qui vous ferait plaisir, ce matin ?

ANDRE (*faussement timide*) – Je ne me souviens même plus du goût de tout ce que vous avez nommé... alors...

ROSELYNE et ROLANDE (*ensemble, se regardant*) – Oh le pauvre !

ROLANDE (*fermement*) – On vous apporte tout, comme ça, vous pourrez choisir et vous remettre en mémoire le goût de chaque aliment. Ce sera le début du traitement...

Elles sortent à la hâte en laissant les deux copains assis à la table.

JACQUES – A quoi tu joues ? T'as fini tes gamineries ? (*Il imite un gamin.*) Madame madame, y a le monsieur qui fait que de m'embêter ! Non mais t'as pas honte !

ANDRE (*content de lui*) – N'empêche que, grâce à moi et à mon amnésie, on va avoir un p'tit déjeuner copieux, mon pote !

JACQUES (*Le contredisant*) – Ton amnésie n'y est pour rien mon vieux.

ANDRE (*sûr de lui*) – Taratata ! Après avoir fini les corvées, on aurait juste eu droit à un petit noir sur le bar, accompagné d'un carré de chocolat et pis c'est tout !

JACQUES (*réalisant*) – T'as peut être pas tort...

ANDRE (*il s'enflamme*) – Sûrement que j'ai raison. Et je vais faire le même coup à tous les repas. Tu vas voir, mon Jacquot, comment on va se taper la cloche.

JACQUES (*sidéré*) – Ne me dis pas que tu as l'intention de t'installer ici ? Et notre fugue ?

ANDRE (*plein d'assurance*) – J'ai réfléchi. On est quand même mieux là qu'à se dézinguer les arpions sur le macadam. Et puis le but, c'était de partir de chez nous et on l'a fait.

JACQUES (*le recadrant*) – Le but, selon ton expression, c'était de donner une leçon à nos femmes, de mettre de la distance entre elles et nous et de revenir aussitôt qu'elles nous le demanderaient.

ANDRE (*un peu gêné*) – L'ennui, c'est qu'elles ne nous demandent pas de revenir. (*Se rassurant lui même.*) Remarque, j'ai comme l'impression que la Rolande, elle est toute prête à m'adopter. Je sais pas si elle fait les paupiettes aussi bien que Paulette...

JACQUES (*choqué*) – Dédé !

ANDRE (*amusé*) – T'as vu la Roselyne comment elle a sorti ses griffes quand sa frangine t'a titillé ? T'es presque bon pour l'adoption toi aussi !

JACQUES (*écoeuré*) – Arrête tu me dégoûtes.

ANDRE (*en pleine confusion*) – Pourquoi ? Elles sont encore fraîches, les frangines.

JACQUES (*rectifiant*) – Je ne te parle pas des filles, je parle de toi, banane ! Tu me dégoûtes. Avant hier soir, tu hurlais à la mort en appelant Paulette et ce matin tu serais prêt à la tromper pour un bol de Chicoré. Eh ben, il est beau l'ami Ricoré !

ANDRE (*rectifiant à son tour*) – Ca va pas, j'ai jamais dit ça ! Mais je pense qu'on ferait mieux de rester planqués quelques jours. Ca ne changera rien à la situation et ce sera moins fatigant.

JACQUES (*avec scrupules*) – Et si les deux soeurs s'accrochent à nous ?...

ANDRE (*se la jouant*) – Ca, c'est le risque... avec tout le charme et le charisme que je dégage.

JACQUES (*secouant la tête*) – Eh ben, après Depardieu, le voilà qui se prend pour Georges Clooney maintenant.

Claudine arrive par la rue, portant un sac à la main. Elle est suivie de Fernande qui porte, elle aussi un sac

CLAUDINE (*toute joyeuse*) – Bonjour ! Alors, comment vont les campeurs ce matin ? (*Elle pose son sac sur la table voisine.*) Depuis hier soir, les dons ne cessent d'affluer pour vous.

FERNANDE (*posant son sac elle aussi*) – Et moi, je vous ai apporté plein de livres pour vous faire passer le temps. (*Elle en sort quelques uns d'un sac.*) Et que des belles histoires en plus ! Sans famille de Hector Malot... Chien perdu sans collier de Gilbert Cesbron... Robinson Crusoë, Les misérables; Les deux orphelines...

HENRIETTE (*venant d'arriver, moqueuse*) – Bravo ! Pour remonter le moral à des gens qui sont seuls, il n'y a pas mieux.

CLAUDINE (*sortant elle aussi un livre de son sac*) – Ah ! Histoire d'Ô (*Ou Emmanuelle.*) Voilà un cadeau déjà un peu plus coquin.

ANDRE (*ravi*) – Oui, ça doit pas être mal ça...

JACQUES (*idem*) – Et puis ça nous changera un peu... Ce sera moins triste.

HENRIETTE (*scandalisée*) – Quelle horreur !

FERNANDE (*ne connaissant pas*) – Pourquoi quelle horreur ? C'est un bouquin qu'a été écrit par la SAUR ? (*Ou autre organisme de gestion des eaux de votre région.*)

CLAUDINE (*sortant deux nouveaux livres*) – La vie de Bernadette Soubirous... Les évangiles selon St Mathieu...

Tous les regards se tournent vers madame Henriette qui faisait semblant de rien.

HENRIETTE (*ne pouvant échapper aux regards*) – Eh bien quoi ! Ce sont des lectures qui en valent bien d'autres !

FERNANDE (*défendant ses livres*) – Sans vouloir vous offenser madame Henriette, mais Bernadette Soubirous à côté de mon Robinson Crusoë, c'est de la roupie de sansonnet ! J'aurais bien voulu la voir sur une île déserte, votre Bernadette, tiens ! Vous la voyez grimper au cocotier ou tirer à l'arc ? (*Henriette hausse les épaules de dédain.*)

CLAUDINE (*sortant des confiseries*) – Des friandises diverses, de la part de madame Latarte, la pâtissière.

HENRIETTE (*rigide*) – Pour abîmer les dents, il n'y a pas mieux !

CLAUDINE (*sortant 2 steaks emballés*) – Deux steaks tout frais, cadeau de madame Latranche, la bouchère.

HENRIETTE (*toujours aussi ferme*) – Rien ne vaut une nourriture spirituelle.

FERNANDE (*terre à terre*) – Encore que bien saignants avec une bonne sauce béarnaise, c'est quand même pas dégueulasse .

CLAUDINE (*présentant des saucissons*) – Et deux saucissons secs offerts par madame Dulard, la charcutière

FERNANDE (*pincée*) – Un beau boudin celle là !

CLAUDINE (*énumérant*) – Et puis, il y a madame Dutif, la coiffeuse, qui vous propose une coupe de cheveux gratuite; madame Lecor, la pédicure, qui vous offre des soins réparateurs des pieds. Il y a aussi des vêtements en pagaille que je n'ai pas apportés et qui sont en attente, à la mairie. (*Voir à supprimer des dons si cette scène est trop longue.*)

HENRIETTE (*très vexée*) – Les miens n'étaient pas assez bien, sans doute....

FERNANDE (*amusée*) – Si si si si, très bien ! Ca nous a bien fait rire, ce matin, quand ils ont défilés dans les rues de Piron sur Ajasse, habillés dans les fringues du père Isidore !

CLAUDINE (*aux 2 copains, sans s'occuper d'elles*) – Ceux que vous portez ce matin, vous sont offerts par madame Rabot, le femme du menuisier.

HENRIETTE (*acide*) – Comme par hasard, tous ces cadeaux sont offerts par des femmes...

CLAUDINE (*du tac au tac*) – Dont vous faites vous même partie madame Henriette. (*Aux autres.*) Quand vous sortirez vous promener dans le bourg, n'oubliez pas de remercier ces généreuses donatrices. (*Ils acquiescent.*)

Retour des deux soeurs avec le plateau du petit déjeuner.

ROSELYNE (*apercevant Henriette*) – Déjà à votre poste d'observation, madame Henriette ?

ROLANDE (*montrant le plateau*) – Vous pouvez constater qu'ils sont en parfait état. Nous sommes aux petits soins pour eux.

HENRIETTE (*toujours aussi pincée*) – Tout nouveau tout beau... on connaît ça !

Elles servent le petit déjeuner aux 2 copains, chacune s'occupant de son préféré. Claudine ramasse les livres dans le sac et va porter viande et saucissons dans le bistrot après les avoir montrés aux filles. Henriette s'installe d'autorité à la table voisine et observe tout le monde. Gabriel et Alphonse arrivent.

GABRIEL (*à la cantonade*) – Bonjour tout le monde ! Je vois avec bonheur que vos deux protégés ont bon appétit ce matin.

ROSELYNE (*maternelle*) – Nous essayons de faire retrouver la mémoire à ce brave André qui n'a plus aucun souvenir des goûts et des saveurs.

ROLANDE (*donnant du café à André*) – Alors, ce liquide de couleur noire, c'est du café (*Elle appuis bien sur le mot « café ».*)

ANDRE (*après l'avoir goûté, répétant comme elle*) – Ca-fé ! C'est bon... et puis c'est beau en noir.

ROLANDE (*lui donnant du chocolat*) – Alors maintenant, ce liquide marron, c'est du chocolat (*Elle appuis bien sur le mot « chocolat ».*)

ANDRE (*même jeu*) – Cho-co-lat ! Hum, c'est bon... et puis, c'est beau aussi en marron.

JACQUES (*agacé par le jeu exagéré de son copain*) – Donnez lui donc un cahier de coloriage avec des crayons de couleurs, on gagnera du temps.

FERNANDE (*qui suivait la scène, intriguée*) – Vous êtes sûres que ça va marcher ? Ca me paraît pas gagné d'avance, votre truc !

Claudine est revenue. Tous les regardent faire. Roselyne s'occupe de Jacques.

GABRIEL (*intéressé*) – Il me donnerait à moitié faim, les bougres !

FERNANDE (*intéressée*) – J'suis tout pareil que toi Gabriel. J'ai l'estomac qui gargouille.

ROSELYNE (*les invitant*) – Asseyez vous donc. Quand il y en a pour deux, y en a pour quatre !

Ils prennent tous place autour des tables, sauf Alphonse qui reste debout.

ROSELYNE (*prenant les commandes*) – Fonfonse, un grand rosé, comme d'habitude ? (*Il acquiesce.*) Gabriel, un café ? (*Il acquiesce.*) Claudine et Fernande aussi ? (*Elles acquiescent également.*) Madame Henriette, café également ?

HENRIETTE (*refusant d'un geste*) – J'en ai déjà pris un après la messe de six heures. Deux, ce serait un péché de gourmandise.

ROSELYNE (*n'insistant pas*) – Comme vous voulez. (*Ironique.*) Et puis, une sentinelle, ça ne boit pas pendant son service. Dommage, c'était offert par la maison !

HENRIETTE (*se rattrapant*) – Alors je prendrais bien quelque chose de doux pour me désaltérer.

ROSELYNE (*à Alphonse, servant du café aux autres*) – Fonfonse, va donc te servir ton rosé et tu apporteras, en même temps, un diabolo fraise à madame Henriette.

FERNANDE (*moqueuse*) – Un **diabolo**, ça ne vous fait trop peur madame Henriette ? Il n'y a pas d'**angélo** fraise...

HENRIETTE (*sans remerciement*) – Avec une paille si c'est pas trop vous demander.

ALPHONSE (*comme un garçon de café*) – Un rosé et un diabolo frai.. fraifrai.... Chaud devant, chaud !

Il entre dans le bistrot. Pendant ce temps, Rolande a continué à faire goûter, alternativement, les différents breuvages à Dédé, ainsi que les divers aliments.

ANDRE (*arborant un croissant*) – C'est une lune !

ROLANDE (*avec patience*) – Non André, ça ne s'appelle pas une lune mais un croissant seulement. (*Aux autres.*) Ca va un peu mieux, on s'en approche. (*Lui montrant une biscotte.*) Et ça, c'est une biscotte.

ANDRE (*la tourne dans tous les sens et en croque un bout.*) – Bis-cotte ! J'en ai mangé quand j'étais petit.

ROLANDE (*enthousiaste*) – Ca y est! Victoire ! Ses souvenirs reviennent !

GABRIEL (*avec fierté*) – Vous faites un super travail, les filles, je suis fier de vous.

CLAUDINE (*à Gabriel*) – Et quelles sont les nouvelles ce matin, monsieur le maire ?

Alphonse sort du bistrot avec un verre de rosé dans une main et un verre de diabololo fraise dans l'autre. Il a posé la paille sur son oreille, comme un crayon d'artisan. Les verres doivent être de taille similaire. Il s'arrête et écoute.

GABRIEL (*toujours avec emphase*) – Tout d'abord, je voudrais vous remercier, une fois encore, pour votre collaboration qui nous a permis de réaliser l'enregistrement que nous avons pu voir ici, tous ensemble hier soir, aux infos régionales.

ALPHONSE (*sur place, verres à la main*) – Tu parles ! Si j'aurais su, je me serais pas cassé le cu... le cucu... le cubitus à porter la perche pendant une heu... une heunheu... pour passer deux minutes trente sept dans le poste de la télé... Si môssieu, j'ai regardé sur ma mon... sur ma monmon... Deux minutes trente sé... tente sésé... exactement !

ACTE 3 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 4 :

12 Pages

20 à 25 minutes environ

ACTE 4

Le même jour, quelques minutes plus tard. La place est vide, la terrasse du bistrot également. Des voix nous parviennent en provenance de la mairie. Fonfonse apparaît, tenant un énorme balai de rue à la main et il balaie le passage à la façon des joueurs de curling sur leur piste pour faire avancer la pierre plus vite. Puis arrive Gabriel en compagnie de deux femmes vêtues correctement, en tenue décontractée. Elles ont des chevelures blondes et rousses et portent des lunettes fumées qu'elles mettent et enlèvent avec manière. Roselyne et Rolande ferment la marche.

VIVIANE (*à Gabriel*) – Comme je vous le disais, monsieur le maire, nous sommes journalistes-reporter et nous sommes toujours à l'affût de sujets intéressants. Votre action et celle de votre commune nous sont parvenues aux oreilles via les salles de rédaction...

PAULETTE (*prenant sa suite*) – Et nous souhaiterions faire un reportage sur le thème de la solidarité, reportage que nous proposerions ensuite à l'émission « Envoyé Spécial ».

VIVIANE (*les regardant*) – Vous connaissez bien sûr l'émission « Envoyé Spécial » de Guilène Chenu et Françoise Joly ? (*A actualiser avec un émission similaire du moment.*)

GABRIEL (*qui visiblement, ne l'a jamais regardée*) – Euh... oui oui oui oui, bien évidemment !

PAULETTE (*aux 2 soeurs*) – Vous aussi, mesdames ?

ROSELYNE (*hésitante*) – C'est à dire... qu'avec le bar.. le soir...

ROLANDE (*timidement*) – On n'a pas le temps de tout regarder, forcément...

VIVIANE (*à Alphonse*) – Monsieur peut être ?

ALPHONSE (*sans détour*) – Ah dame non ! Ca me dit rien. Ca passe quand déjà votre émi... votre émimi...?

PAULETTE (*l'aidant*) – Envoyé Spécial, c'est sur France2, le mercredi, tous les quinze jours.

ALPHONSE (*avec évidence*) – J'peux pas connaître, ce jour là, je regarde toujours RIS police scientifi... scientifi... sur TF1.

PAULETTE (*amusé*) – Ce n'est pas vraiment pareil.

ALPHONSE (*citant ses préférences TV*) – J'aime bien tous les films poli... polili... Ma Titine, elle aime mieux Joséphine, ange gar... ange gagar... et aussi Soeur Thérèse point co... point co... point coco... sur TF1

VIVIANE (*le croyant gêné*) – Ce n'est pas grave, il ne faut pas que ça vous trouble.

GABRIEL (*en secouant la tête*) – Oh là ! Il lui en faut plus pour le troubler le Fonfonse. Il parle toujours comme ça.

PAULETTE et VIVIANE (*ensemble, surprises*) – Ah bon ?!

GABRIEL (*venant aux faits*) – Alors, nous voilà donc sur la place où nous avons découvert ces deux hommes, hier matin. Et voici le café de Roselyne et de Rolande qui ont bien voulu les héberger et les nourrir avec beaucoup d'amour et de patience.

ALPHONSE (*riant sous cape*) – Ah dame là, ils sont dans de bonnes mains, les vaga... les vagaga.. bon !

Roselyne et Rolande les invitent à s'asseoir à la terrasse. Tous prennent placet, seul Alphonse qui ne tient pas en place, reste debout. Les deux journalistes sortent carnet et crayon et commencent à prendre des notes.

PAULETTE (*faussement admirative*) – Quel formidable élan de solidarité !

VIVIANE (*idem*) – C'est tellement rare de nos jours que cela mérite bien un reportage.

GABRIEL (*sous le charme des deux femmes*) – J'ai agi d'instinct, vous savez... N'importe qui, à ma place, aurait fait la même chose.

PAULETTE (*faussement réjouie*) – J'ai hâte de rencontrer ces deux chanceux de la misère...

VIVIANE (*entrant aussi dans le jeu*) – Chanceux d'être tombés sur un homme tel que vous monsieur le maire...

GABRIEL (*voix séductrice*) – Pas de mondanités, restons simples. Appelez moi Gabriel.

VIVIANE (*entrant dans le jeu*) – Et de pouvoir se reconstruire dans la paix et la tranquillité de votre charmante petite commune... Gabriel.

GABRIEL (*formaté pour les discours, se levant instinctivement*) – Eh oui mesdames, Piron sur Ajasse où le destin vous a conduit aujourd'hui, est un modeste hameau où il fait bon vivre... où chaque jour qui se lève est un jour nouveau et chaque jour qui s'achève est un jour ancien qui remplit de bonheur chaque habitant vivant dans ses murs... Quand le soleil se couche, chaque soir au crépuscule...

ALPHONSE (*continuant machinalement*) – Derrière la meule de foin du champ du père Basile - en été parce que l'hiver y a pas de foin - et que ses derniers rayons lancent sur la plaine des reflets vermeils, nous sommes fiers, mesdames, d'être des Aja... des Ajaja... des Ajaja....

GABRIEL (*vexé d'avoir été interrompu*) – Tu veux ma place de maire Fonfonse ? Pour me piquer mes discours, alors là, monsieur ne bégaié plus.

ALPHONSE (*en riant*) – C'est normal, je le connais par coeur, c'est toujours le même ton di... ton didi... ton baratin !

VIVIANE (*les coupant*) – Ils dorment encore peut être ?

Gabriel, déçu, se rassoit en lançant un regard noir à Fonfonse.

ROSELYNE (*un peu inquiète*) – Ils sont sortis faire un tour dans le village.

ROLANDE (*confirmant*) – Mais ils ne rentreront pas tard. On leur a dit: « Midi dernier délai ! »

VIVIANE (*intéressée*) – Et ils vous obéissent ?

ROSELYNE (*en confidence*) – Nous essayons d'être fermes... mais tout en douceur.

VIVIANE (*avec un soupçon d'ironie*) – Une main de fer dans un gant de velours en quelque sorte.

ROLANDE (*un peu triste*) – Il faut bien car, apparemment, tous les deux ont subi des traumatismes importants.

PAULETTE et VIVIANE (*ensemble, surprises*) – Ah bon ?

ROLANDE (*avec tristesse*) – Dédé est complètement amnésique...

PAULETTE (*faussement surprise*) – Vous l'appellez par son prénom ?

ROLANDE (*expliquant*) – En fait, il dit se prénommer André mais il semble bien réagir quand on l'appelle Dédé. (*Pour s'excuser.*) Et puis, c'est tellement plus familier... plus sympathique.

PAULETTE (*faussement ravie*) – Bien sûr. Donc, il est amnésique disiez vous ? (*Elle prend des notes.*)

ROLANDE (*revenant à ses explications*) – Il se souvient juste avoir mangé des biscottes quand il était petit. Vous vous rendez compte !

PAULETTE (*faussement étonnée*) – C'est peu effectivement. Rien d'autre vraiment ?

ROLANDE (*se rappelant*) – Ah si. Lorsqu'on prononce le mot « paupiette », il éclate en sanglots.

PAULETTE (*faussement étonnée*) – C'est troublant. Et quelle explication donnez vous à cette tristesse ?

ALPHONSE (*intervenant*) – D'après Claudine et son copain Simon Fred, ce serait à cause de sa mère qui devait lui en faire man... manman... bouffer dans le temps. Et même que peut être qu'il aimait pas ça les pau... les paupau...

GABRIEL (*le contredisant*) – Ou au contraire qu'il les aimait trop et que ça lui manque les paupiettes de sa mère.

PAULETTE (*faussement étonnée*) – Sa mère ?

ROLANDE (*approuvant*) – On ne voit pas d'autres explications, apparemment il n'est pas marié.

PAULETTE (*faussement étonnée*) – Vous en êtes sûre ?

ROLANDE (*attestant*) – Pas d'alliance au doigt, pas de photo sur lui...

PAULETTE (*allant dans le même sens*) – Effectivement, ce sont des signes qui ne trompent pas. Quelle misère !

ROSELYNE (*à son tour*) – Quant à Jacquot...

VIVIANE (*faussement étonnée, la coupant*) – Ah tiens, vous l'appellez aussi par son prénom ?

ROSELYNE (*essayant de s'expliquer*) – En fait, il s'appelle Jacques mais comme Dédé l'appelle Jacquot, alors, pour ne pas les perturber, on en a fait autant...

VIVIANE (*reprenant les termes de Rolande*) – Vous avez bien raison et puis, c'est tellement plus familier... plus sympathique.

ROSELYNE (*essayant de s'expliquer*) – Voilà, c'est ça ! Quant à Jacquot, il nous a dit que sa femme l'avait jeté à la rue.

VIVIANE (*à l'adresse de son mari*) – Oh la salope ! (*Se reprenant.*) Pardon, excusez moi, ça m'a échappé.

ROSELYNE (*en pleine confiance*) – C'est bien le terme qui convient pourtant. Quand vous pensez que ce pauvre homme faisait toutes les tâches ménagères chez lui et que sa femme n'était jamais contente...

VIVIANE et PAULETTE (*ensemble*) – Non !

ROSELYNE (*en pleine confiance*) – Il lui offrait même des fleurs chaque semaine, comme ça, sans raison, juste par amour. Et elle l'a fichu dehors.

VIVIANE (*prenant peine*) – C'est à peine croyable des horreurs pareilles ! Mais quelle ordure cette femme !

ROSELYNE (*approuvant*) – Je ne vous le fais pas dire.

PAULETTE (*changeant de sujet*) – Avez vous déjà eu des appels les concernant ?

GABRIEL (*intervenant*) – Que des broutilles. On a l'impression qu'ils n'intéressent personne.

VIVIANE et PAULETTE (*ensemble*) – Oh les pauvres !

VIVIANE – Et que comptez vous faire si personne ne les « réclame » ?

ROLANDE (*vivement*) – On fera comme pour les objets trouvés...

VIVIANE – C'est à dire ?

ROSELYNE (*idem*) – Au bout d'un an et un jour, on les garde !

PAULETTE (*riant*) – C'est une bonne solution, en effet.

VIVIANE (*riant*) – Qui ne peut que leur plaire, j'imagine ?

GABRIEL (*intervenant*) – On ne sait pas trop, ils sont un peu sauvages vous savez...

ROLANDE (*sûre d'elle*) – Mais nous allons les amadouer...

ROSELYNE (*idem*) – Leur redonner goût à la vie.

Sur cette dernière réplique, Jacques et André reviennent par la rue. Ils sont tout souriants, mais voyant les gens attablés à la terrasse du bar, ils reprennent rapidement leur rôle.

GABRIEL (*les voyant arriver*) – Tenez, les voilà qui arrivent. (*Se levant et allant à leur rencontre.*)
Approchez approchez, on vous attend !

ANDRE (*reprenant son rôle*) – Je m'appelle André Dédé et je travaillais dans la ville.

GABRIEL (*les prenant par l'épaule*) – Ces deux dames sont reporters pour la télévision et elles sont venues, tout exprès à Piron sur Ajasse, pour faire un reportage sur vous...

Pendant les répliques suivantes, les deux copains vont rester là, bras ballants, à écouter les autres parler. Leurs visages vont aller de l'un à l'autre des personnages.

VIVIANE (*voix séductrice*) – Et sur vous aussi... Gabriel.

GABRIEL (*faussement modeste, gloussant de plaisir*) – Non non, je vous en prie, ne parlez pas de moi. Je ne suis que l'humble artisan de ce vaste élan de solidarité.

VIVIANE (*voix séductrice*) – Ne soyez pas modeste... Gabriel. Vous savez bien que sans vous, nous ne serions pas là aujourd'hui...

GABRIEL (*gloussant de plaisir*) – Dans ce cas, je me réjouis de cette initiative qui nous a permis de nous rencontrer...

VIVIANE (*voix séductrice*) – A quoi ça tient les rencontres quand même... C'est dingue, non ?

GABRIEL (*avec des yeux langoureux*) – C'est dingue, oui !

ALPHONSE (*intervenant auprès de Paulette en voulant faire de l'effet*) – C'eut été vraiment domma... dommamma... que nous ne nous rencontrass... que nous ne nous rencontratrasse...

PAULETTE (*séductrice à son tour, allant à son secours*) – Que nous ne nous rencontrassions pas. (*Il acquiesce de la tête.*) Vous êtes trop gentil monsieur Alphonse.

ALPHONSE (*comme un vrai mec, sans bégayer*) – Pas de monsieur entre nous, appelez moi Fonfonse. C'est plus intime.

ROSELYNE (*à sa soeur*) – Il bégaye bien quand il veut celui-là !

PAULETTE (*faussement impressionnée*) – Comme vous y allez... Fonfonse. (*Se ventilant le visage.*) Quel charisme vous dégagent... Vous avez la virilité et la sensualité à fleur de peau, vous !

ALPHONSE (*tout fier*) – C'est toujours ça qu'elle me dit ma Ti... ma Titi... ma femme !

PAULETTE (*faussement déçue*) – Ah, c'est vrai que vous êtes marié ?!

ALPHONSE (*parti dans les confidences*) – Ouais. Vingt cinq ans cette année. (*Rêveur.*) Dame, elle commence à pas être de la dernière fraîcheur ma Ti... ma Titi... ma femme !

PAULETTE (*faussement admirative*) – Alors que vous, vous êtes étonnamment jeune et tellement drôle...

ALPHONSE (*tout fier*) – A ouais, vous trou... vous troutrou...

VIVIANE (*même jeu*) – On sent que vous avez envie de croquer la vie à pleines dents... Fonfonse....

ALPHONSE (*tout fier*) – A ouais ouais, pour croquer... je cro... je crocro... (*Il rit, montrant ses dents.*) Et encore y me manque au moins di... didi... didi dents ! Un brin de laine m'entraî... m'entraîtraî...

VIVIANE (*aguicheuse*) – Vous entraînerait ? J'aimerais bien être une pelote de laine, moi alors...

ROLANDE (*rompant le charme*) – On ne voudrait pas vous déranger, mais il faudrait peut être vous occuper de Jacquot et de Dédé.

PAULETTE (*faussement prise en défaut, montrant Gabriel et Fonfonse*) – Pardonnez nous mais ils sont tellement passionnants qu'on ne voit pas le temps passer.

VIVIANE (*même jeu*) – On les écouterait pendant des heures.

GABRIEL (*maniéré*) – L'art de bien parler n'est, certes pas, à la portée de tout le monde.

ALPHONSE (*imitant Gabriel*) – Oh làlà ! C'est une sorte de don... de don... de dondon... Qu'on a à la nai... à la nainai... au berceau !

GABRIEL (*aux journalistes*) – Alors, comment voulez vous procéder pour votre reportage ?

PAULETTE (*professionnelle*) – Eh bien, nous allons commencer par vos deux protégés...

VIVIANE (*même jeu*) – Essayer d'en savoir le plus possible sur eux...

PAULETTE (*professionnelle*) – Afin de bâtir la véritable histoire de ces pauvres hommes.

PAULETTE (*idem*) – Ensuite, ce sera à votre tour...

VIVIANE (*même jeu*) – Et ce sera l'histoire de la mobilisation générale à Piron sur Ajasse, si j'ose m'exprimer ainsi...

Les deux soeurs font asseoir les copains autour d'une table et tous s'installent à proximité pour suivre la scène. Les deux journalistes les regardent en hochant la tête.

PAULETTE (*gentiment*) – Puis je vous demander de nous laisser seules, un instant, avec eux ?

TOUS (*ensemble, étonnés*) – Pourquoi ?

PAULETTE (*même jeu*) – Nous allons leur poser des questions assez délicates et la pudeur exige que cela se fasse sans témoin.

VIVIANE (*idem*) – Nous pensons qu'ils se livreront davantage en comité restreint.

PAULETTE (*même jeu que Viviane*) – L'idéal aurait été de les filmer en caméra cachée, mais nous sommes parties précipitamment, sans le matériel nécessaire...

VIVIANE (*à Gabriel, avec séduction*) – Je pense que vous devez comprendre ce genre de situation, vous qui me paraissez tellement... tellement sensible... Gabriel.

GABRIEL (*séduit*) – Oh ouiiiiii ! (*Réalisant et se tapant sur le front.*) Cela coule de source et je m'en veux de ne pas y avoir pensé tout seul.

PAULETTE (*même jeu avec Fonfonse*) – Ne nous en veuillez pas... Fonfonse.

ALPHONSE (*se ralliant à Gabriel*) – Pas de problème ! Moi je pense tout pareil que Ga... que Gaga... A tous les deux, on fait les six doigts de la main.

ACTE 4 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 5 :

4 Pages

5 à 10 minutes environ

ACTE 5

Le même jour, quelques heures plus tard. La place est vide, la terrasse du bistrot également. Des voix nous parviennent en provenance de la rue, chantant un slogan sportif.

VOIX (*off*) – On a gagné, on a gagné, on a gagné, on a gagné...

Toujours en chantant, ils apparaissent sur la place. Fonfonse arrive le premier, la casquette enfoncée au dessous des yeux. Il ne voit rien et est conduit par Nénesse et Fernande armés chacun d'une pelle et d'un gourdin. Arrive ensuite Henriette qui a le casque de travers sur la tête et le fusil en bandoulière. Suivent les deux soeurs, vêtements un peu débraillés (on sent qu'il y a eu de la bagarre). Puis arrivent Jacques et André, encadrés par Gabriel d'un côté et Claudine de l'autre. Paulette et Viviane ferment la marche triomphale. Tout ce joli monde avance vers le bistrot en chantant.

TOUS (*sauf les 2 copains*) – On a gagné, on a gagné, on a gagné, on a gagné...

ROSELYNE et ROLANDE (*lançant un nouveau letmotiv, repris par tout le monde*) – Mais ils sont ouuuuuuuuuuuuuuu... Mais ils sont ouuuuuuuuu... Mais ils sont ou les Proutérois la la la laaa laaaa Et ils sont fouuuuuuu... et ils sont fouuuuuuuuu... et ils sont fous... la la laaa laaaa laaaa... Oh ouiiii

Tout en chantant, et tout à leur victoire, ils avancent vers le bistrot sans se rendre compte que, retenus par leurs femmes, Jacques et André font du sur place pour se faire doubler par tout le monde. Ils piétinent un peu sur place et, se retournant, ils filent, en sens opposé vers la rue. Tellement pris dans le feu de la victoire, personne ne s'aperçoit de leur absence.

GABRIEL (*heureux de sa victoire*) – J'offre une tournée générale pour fêter cette grande victoire.

HENRIETTE (*en riant*) – Je prendrais bien encore un grand diabolo fraise, comme tout à l'heure.

CLAUDINE (*amusée*) – Vous allez y prendre goût madame Henriette.

ALPHONSE (*essayant d'arracher sa casquette coincée sur ses yeux*) – Est ce que quelqu'un pourrait m'aider à enlever ma casquette, il fait noir, j'ai plus de lumi... plus de lumimi...

Tout le monde rit aux éclats et Claudine va pour l'aider.

CLAUDINE (*à Alphonse, prenant la casquette à deux mains*) – Penchez vous en avant Alphonse et cramponnez vous à Nénesse, je tire.

NENESSE (*à Alphonse, le tenant à bras le corps*) – Tiens toi bien mon Fonfonse, on te remet le courant (*Il rit.*)

La casquette s'arrache enfin de la tête de Fonfonse qui se relève, montrant un superbe oeil au beurre noir. De nouveau, tout le monde rit.

ALPHONSE (*pas gêné*) – Il en a pris plein le gueule, le Robert Berni... Bernini... Il a bien vu à qui il avait à fai... à faifai... le super cantonnier !

FERNANDE (*à Alphonse, moqueuse*) – Je ne sais pas s'il en a pris plein le gueule, le Bernigaud, comme tu dis, mais à mon avis, il a du se défendre un peu quand même. T'as pas le portrait aussi beau qu'en partant !

CLAUDINE (*aux soeurs*) – Quant à vous, Roselyne et Rolande, votre plaquage sur le maire de La Proutière était digne d'un Sébastien Chabal (*Ou autre.*) Il n'en menait pas large, coincé sous vos fesses, le voleur de SDF. (*Euphorie générale.*)

GABRIEL (*avec reconnaissance*) – Merci à vous Fernande et Nénesse d'être venus renforcer nos rangs. Ah, je vous retrouve enfin, fiers et courageux Ajasso-Pironnais, toujours unis pour le meilleur et pour le pire !

NENESSE (*patriote*) – Ah dame sûr, quand j'ai vu passer ton commando tout à l'heure devant la maison, mon sang n'a fait qu'un tour... et ma pelle aussi. J'suis un arrière petit fils de poilu, moi, ça rigole pas !

FERNANDE (*idem, montrant ses jambes*) – Pareil pour moi ! J'suis aussi une arrière petite fille de poilu... et poilue moi même. J'ai pris la première baguette qui me tombait sous la main (*Elle arbore un énorme gourdin.*) et me v'là !

GABRIEL (*avec fierté*) – Et que dire de nos brillantes journalistes qui, au beau milieu du tumulte, ont réussi à sortir nos héros de l'armoire à balais dans laquelle ils étaient enfermés ?

ALPHONSE (*enthousiaste*) – Pour nos z'héros, hip hip hip...

TOUS (*ensemble*) – Hourra !

ALPHONSE (*amusé*) – C'est facile pour moi parce que là, du coup, j'ai pas à dire la fin. Hip hip hip...

TOUS (*ensemble*) – Hourra !

ALPHONSE (*les poussant*) – Encore une fois. Hip hip hip...

Ils se retournent tous, croyant les trouver dans leur dos. Stupeur

TOUS (*ensemble*) – Merde !

ALPHONSE (*étonné*) – C'est pas ça qu'y faut répondre.

GABRIEL (*tournant la tête de tous côtés*) – Où sont-ils passés ?

CLAUDINE (*idem Gabriel*) – Ils étaient près de moi y a cinq minutes...

ROSELYNE (*appelant de tous côtés*) – Jacques ! Ouh ouh Jacques !

ROLANDE (*idem sa soeur*) – André ! Ouh ouh André !

HENRIETTE (*rajustant son casque et remettant son fusil en position d'attaque*) – Quand faut y aller, faut y aller ! (*Elle chante le chant du départ.*) La victoire en chantant, nous ouvre la barrière, la liberté qui... ide nos pas etc..etc...

ALPHONSE (*prudent*) – J'vais peut être me mettre un casque de soudeur sur la tête avant de retourner à l'atta... à l'attata... là-bas !

FERNANDE (*elle tapote son gourdin dans le creux de sa main*) – Mets toi derrière moi, Fonfonse, j'te protège. Ils n'oseront pas taper sur une pauvre femme sans défense.

ALPHONSE (*prudent, se mettant derrière elle*) – T'es sûre ? J'ai pas trop confiance.

FERNANDE (*sûre d'elle*) – Homme de peu de foi. T'as qu'à penser : « Fernande est là. »

NENESSE (*à Fonfonse*) – Attention à toi Fonfonse, parce que (*Il chantonne la chanson de Brassens.*) quand on pense à Fernande, on band...

FERNANDE (*le coupant net*) – Oui bon ça va Nénesse, on me l'a déjà fait cent fois celle là !

Pendant toutes ces répliques, Jacques, André et leurs épouses sont sortis de scène et doivent pouvoir se retrouver dans la salle de spectacle, près de l'avant scène où 2 vélos auront été appuyés pendant l'entracte. Ils ont gardé leur sac sur leur dos et s'apprêtent à partir vers le fond de la salle, suivis de leurs épouses à vélo. Ils vont chanter, sans trop d'enthousiasme. Elles prennent les vélos. Pendant les répliques suivantes, le commando doit se réorganiser sur la scène.

A SUIVRE....

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,

Le texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

Email | Site | *tel.* 01 42 96 89 42

<http://www.librairie-theatrale.com/>

et

Si vous souhaitez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://pause-theatre.fr>